



Les Tsiganes portugais

João Filipe Marques •

Marginalité historique et ségrégation contemporaine

*L'ordre établi autour des Tsiganes par les populations environnantes, siècle après siècle, loi après loi, interdiction sur interdiction, préjugé sur préjugé, ne pouvait pas être affaibli du jour au lendemain.

Jean-Pierre Liégeois

Cinq cents ans dans la marge

La première référence historique à la présence de Tsiganes au Portugal est, curieusement, une pièce de théâtre datant du XVI^{ème} siècle : la *Farsa das Ciganas* de Gil Vicente, où l'auteur, avec le regard "anthropologique" qui caractérise toute son œuvre, ironise sur leurs coutumes et leur langage ; la seconde référence est un édit d'expulsion de 1526 signé par le roi D. João III : " que n'entrent pas de Tsiganes dans le royaume et que sortent ceux qui y sont déjà " ¹.

En effet, depuis cinq cent ans les sources dont on dispose pour l'étude historique des Tsiganes sont surtout des textes légaux et ceux-ci présentent curieusement, tout au long de cette période, certaines caractéristiques communes : il s'agit de la violente répression de leurs activités et les mesures administratives visant soit leur expulsion soit leur sédentarisation forcée.

L'interdiction de l'usage de leur langue (le Kald) et des habits traditionnels, l'expulsion vers l'Espagne, la flagellation publique, le baigne à vie, la séparation des couples, la déportation vers le Brésil et l'Afrique, la peine de mort et encore d'autres mesures, répressives et discriminatoires, ont été des constantes dans les relations entre les

Sociologue,

Faculté

d'Économie de

l'Université de

l'Algarve,

Portugal.

(jfmarg@ualg.pt)

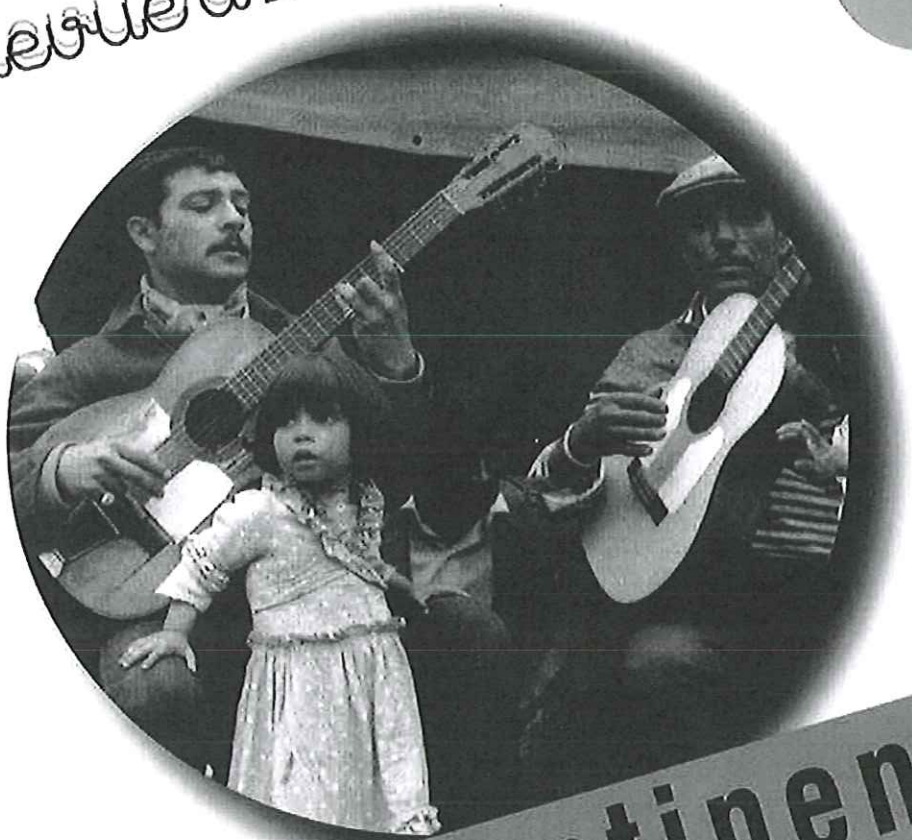
* Cet article reprend quelques idées développées dans la thèse de doctorat en sociologie intitulée Je ne suis pas raciste mais... Du "non-racisme" portugais aux deux racismes des Portugais, Paris, EHESS, 2004. La recherche a bénéficié de l'appui d'une bourse de la Fundação para a Ciência e Tecnologia et du Fonds Social Européen dans le cadre du III^{ème} Cadre Européen d'Appui.

études

tsiganes

La revue a.B.O. amà

numéro
anniversaire



**D'un continent
à l'autre**

Revue
trimestrielle
numéro 23 / 24

pouvoirs portugais et les Tsiganes. Le vagabondage, la mendicité, le vol ou la sorcellerie étaient les actes dont ils étaient le plus souvent accusés. Jusqu'aux années 1980, par exemple, le règlement de la *Guarda Nacional Republicana* (Gendarmerie Nationale) prescrivait "une sévère vigilance envers les Tsiganes". Les émeutes populaires contre les communautés tsiganes ne sont pas non plus des nouveautés ; on les trouve dans l'histoire ancienne ou récente du pays.

1 O. Nunes, O Povo Cigano, s/l, Édition de l'auteur, 1996, p. 75.

On pourrait presque dire que depuis leur arrivée sur le territoire national, les Tsiganes ont été systématiquement persécutés, chassés ou obligés de s'assimiler à la population majoritaire. Leur présence au Portugal semble marquée par de continuelles tentatives d'élimination du nomadisme, d'éradication totale ou partielle des communautés tsiganes ou de leur assimilation culturelle forcée. Mesures qui ont été presque complètement inefficaces, jusqu'ici.

Ce n'est qu'avec la Constitution Libérale de 1822 que les Tsiganes nés sur le territoire national furent considérés comme des citoyens Portugais. Ils ont toujours été considérés comme des "sous-humains" ou comme des hors-la-loi. Pendant le *Estado Novo* (1926-1974), par exemple, ils n'étaient pas obligés au service militaire, même pendant la guerre coloniale ; en 1957, la création d'une carte d'identité spéciale pour les Tsiganes a été discutée à l'Assemblée. En 1996, le *Provedor de Justiça* portugais (le *ombudsman*) a pu écrire :

2 J. P. M. Pimentel, in Ce racisme qui menace l'Europe. Actes du colloque sur la lutte contre le racisme et la xénophobie en Europe, Paris, La documentation Française, 1996, p. 112.

"Depuis l'expulsion des Juifs et des Maures, à la fin du 15^{ème} siècle, l'on a pu définir l'État portugais comme constitué par une seule ethnie et une seule nation. Le peuple portugais s'est toujours présenté comme synonyme de tolérance et d'intégration sociale. Pourtant, pendant des siècles, on a maintenu assujettie à des discriminations plus au moins graves une petite communauté gitane. Un arrêt du milieu de ce siècle imposait à la police une surveillance spéciale des campements de ces gens qui, tout en étant des citoyens portugais, l'étaient d'une façon "spéciale"."

Ce qui reste effectivement paradoxal, c'est qu'apparemment, même ayant subi toutes ces pressions et persécutions, les Tsiganes ont réussi à échapper à l'assimilation totale à la culture environnante. En d'autres termes, il subsiste encore chez eux des traits culturels et identitaires qui permettent qu'on parle d'une collectivité historique significativement différenciée du reste de la population portugaise.

Au delà de l'hétérogénéité observable à plusieurs niveaux - social, économique, statutaire etc. - la plupart des Tsiganes portugais continue à se reconnaître dans cette désignation "ethnique", dans une identité commune et à partager certains traits culturels. On relève, par exemple, l'existence d'un code d'honneur spécifique, l'énorme valorisation de l'endogamie, la forte cohésion familiale, la solidarité groupale et l'utilisation d'un ensemble de règles qui, à la marge du système judiciaire, régissent la plupart des relations entre Tsiganes. Selon Paulo Filipe Machado,

"Il n'existe pas une ethnoclasse tsigane. Ce qui existe ce sont plusieurs couches sociales tsiganes partageant une ethnicité commune - éventuellement avec des degrés de participation différents - et assumant une identité ethnique commune qui

peut s'exprimer de différentes façons. Défendre l'homogénéité sociale de la communauté tsigane n'a pas de validité théorique ni de fondement empirique.³

Bien qu'ils soient restés à la marge, les Tsiganes ont occupé, jusqu'il y a deux ou trois décennies, surtout dans les milieux ruraux, des activités professionnelles qui remplissaient d'importantes fonctions sociales. Ils étaient marchands et tondeurs de bêtes, ferblantiers, artisans, travailleurs agricoles ou colporteurs de tout genre d'objets. Leur mode de vie était itinérant ou basé sur un nomadisme partiel. Certaines familles avaient des habitations fixes dans les villes ou villages mais continuaient à vivre d'une activité commerciale itinérante surtout dans les marchés, foires ou fêtes foraines. Dans une société agricole qui n'avait presque pas de voies de communication ni de moyens de transport, les Tsiganes faisaient le commerce des biens et services essentiels à la vie des villageois.

À partir du premier quart du vingtième siècle, avec la mécanisation de l'agriculture et le remplacement des animaux par des machines, un grand nombre de familles tsiganes portugaises s'est installé dans les grands centres urbains et s'est consacré surtout au colportage de tapis et de moquettes, d'articles de ménage et, plus récemment, de vêtements.

En ce qui concerne la recherche en sciences sociales sur les Tsiganes, on pourrait presque dire que la marginalisation qu'ils subissent dans la vie sociale se reflète dans le manque d'intérêt de la communauté scientifique. À part la publication collective à caractère non sociologique de *SOS-racismo*,⁴ il n'existe toujours pas de grand ouvrage de synthèse sur les Tsiganes portugais dans la perspective des sciences sociales. Il y a très peu de recherches empiriques et très peu de références. La seule monographie portugaise sur les Tsiganes, l'ouvrage ethno-historique de Olímpio Nunes,⁵ est déjà datée et souffre d'un essentialisme si profond qu'elle devient presque inutilisable. Quoi qu'écrive de bonne foi par un anthropologue, on trouve dans ce livre des affirmations qui touchent de très près le racisme :

“Dans leurs relations avec des inconnus, les Tsiganes sont très prudents et méfiants, ils disent rarement la vérité.⁶

[...] Ils ont le nomadisme dans le sang, ce qui les empêche de se fixer longtemps dans un même endroit.⁷

[Les Tsiganes] mettent une telle habileté et intelligence dans les vols, qu'ils ont fait du vol un art. [...] Dans les lieux où ils ne peuvent pas voler, ils mendient (spécialement les femmes et les enfants). Cette habitude est si enracinée qu'il est difficile de les dissuader, même avec des lois sévères.”⁸

Cependant, quelques investigations issues de la sociologie et de l'anthropologie, portant surtout sur des communautés récemment sédentarisées, sont apparues dernièrement. Il s'agit de petits articles ou de mémoires académiques qui décrivent l'organisation sociale, les conditions de vie, les coutumes ou les rituels de ces communautés et, dans certains cas, leurs relations avec les non Tsiganes.⁹

3 P. F. Machado, “A presença cigana em Portugal : um caso de exclusão secular”, *Mediterâneo* (4), 1994, p. 63.

4 SOS - Racismo, *Sustipen a liberdade. Ciganos: números, abordagens e realidades*. SOS - Racismo, Lisboa, 2001.

5 O. Nunes, *O Povo Cigano*, 91, Édition de l'auteur, 1996.

6 *Ibid.* p. 142.

7 *Ibid.* p. 160.

8 *Ibid.* p. 143.

9 Cf. O. Magano, L. Feneira da Silva, “A integração/exclusão social de uma comunidade cigana residente no Porto”, *Sociedade Portuguesa. Passados Recentes, Futuros Próximos. Actas do IV Congresso Português de Sociologia*, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CD-Rom; M. M. Meodes, “Um olhar sobre a identidade e a alteridade. Nós, os ciganos e os Outros, os não ciganos”, *Sociedade Portuguesa. Passados Recentes, Futuros Próximos. Actas do IV Congresso Português de Sociologia*, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CD-Rom.

Étant donné qu'il s'agit de citoyens portugais, il n'y a pas de statistiques spécifiques sur la situation sociale des Tsiganes. On estime que leur nombre se situe au environ de 50.000 et qu'ils sont éparpillés sur tout le territoire national. On sait, cependant, que la plupart d'entre eux vit actuellement dans des situations d'exclusion sociale et de marginalisation extrêmes. Beaucoup vivant même au-delà du seuil de la pauvreté absolue.

Le chômage, le manque d'habilitations scolaires, l'échec scolaire, la toxicomanie, de très mauvaises conditions d'habitation, la reproduction d'une " culture de la pauvreté " sont tout juste quelques unes des conditions dans lesquelles vivent aujourd'hui beaucoup de familles tsiganes. Dans une société qui se caractérise par la mauvaise qualité de l'enseignement et par l'échec et l'abandon scolaire, les jeunes Tsiganes finissent par être les premières victimes de cette situation et tendent, naturellement, à reproduire la situation d'exclusion où se trouvaient leurs parents. Selon le Groupe de Travail pour l'Égalité et l'Insertion des Tsiganes,

"La communauté Tsigane portugaise est atteinte par de graves problèmes d'intégration sociale, économique, culturelle et même politique qui tendent à la fois à reproduire leur position d' " exclus " et à produire un double effet " désintégrateur ". D'une part, le manque de compétences socioprofessionnelles, visible dans le niveau très élevé d'analphabétisme, dans l'échec scolaire récurrent des jeunes ou dans l'absence d'adaptation à des profils professionnels insérables dans le marché du travail, contribuent à la situation de pauvreté et de misère qui est soufferte par la majorité des Tsiganes. D'autre part, à ces facteurs structurels est associée la discrimination sociale qui fait de cette communauté un groupe stigmatisé, voué à une certaine indifférence sociale ou même à l'intolérance offensive déclarée qui, dans les cas extrêmes, résulte en l'expulsion des Tsiganes des localités où ils s'installent."¹⁰

10 Relatório do Grupo de Trabalho para a Igualdade e Inserção dos Ciganos, p. 8, <http://www.acime.gov.pt>



" On sait que la plupart des Esigames vit actuellement dans des situations d'exclusion sociale et de marginalisation extrêmes."



Les résultats d'une enquête sur les conditions de vie des minorités ethniques qui habitent à Lisbonne illustrent bien ce qui vient d'être dit.¹¹ En 1991, le chômage atteignit 18,2% des Tsiganes interrogés, il s'agissait du taux le plus élevé de toutes les minorités ethniques analysées dans l'enquête. En ce qui concerne les conditions d'habitation, les résultats sont encore plus révélateurs : 68,8% des familles tsiganes ne possédaient pas d'eau courante ; 44,6% n'avaient pas d'électricité ; 75,9% n'avaient pas de bain et 60,7% ne possédaient pas de toilettes.

11 A. Bruto da Costa, M. Pimenta, *Minorias Étnicas Pobres em Lisboa*, Lisboa, Departamento de Pesquisa Social do Centro de Reflexão Crítica, 1991.

12 M. C. Silva, S. Silva, "Práticas e representações sociais face aos ciganos. O caso de Vila Verde", *Sociedade Portuguesa, Passados Recentes, Futuros Próximos*, Actas do IV Congresso Português de Sociologia, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CD Rom, p. 6.

Il y a fondamentalement trois ordres de facteurs qui permettent de comprendre la situation actuellement vécue par les collectivités tsiganes dans la société portugaise. D'abord, la crise profonde des activités auxquelles, traditionnellement, ils se consacraient. Les fonctions sociales que les Tsiganes remplissaient auparavant sont devenues incompatibles avec la modernisation générale de la société. Des changements dans le commerce et dans la consommation avec, par exemple, l'ouverture des grands centres commerciaux ou des hypermarchés, ont rendu obsolètes les formes de vente des colporteurs. L'urbanisation croissante, à son tour, a poussé les Tsiganes vers les villes et, naturellement, vers la sédentarisation. D'autre part, le cloisonnement typique de la culture tsigane vis-à-vis des non Tsiganes les met dans une situation d'auto-exclusion qui renforce la méconnaissance mutuelle et alimente les lourds préjugés dont ils ont toujours été victimes. Ce qui nous mène au troisième ordre de facteurs : les préjugés séculaires du reste de la population portugaise à l'égard des communautés tsiganes. Leurs membres sont, encore actuellement, largement perçus comme des voleurs, des mendiants, des abuseurs des prestations de l'État et, dernièrement, comme des trafiquants de drogue.

Au contraire de ce qui se passe dans d'autres sociétés - ou il y a une vision "romantique" liée à la figure du Tsigane -, au Portugal, les stéréotypes qui pèsent sur les Tsiganes sont presque exclusivement négatifs, ce qui a un effet significatif dans le repli identitaire qui est aujourd'hui observable. Dans la langue portugaise, par exemple, la plupart des expressions se référant aux Tsiganes sont péjoratives. Comme notent deux chercheurs qui se sont consacré à l'étude des relations entre Tsiganes et non Tsiganes au Nord du Portugal,

"L'accentuation des stéréotypes négatifs sur la communauté tsigane exprime et reflète l'exclusion/rejet à leur égard d'une partie significative de la majorité non tsigane. Si, d'une part, ces attitudes incitent les Tsiganes à renforcer leur identité et à s'y réfugier pour nourrir un sentiment d'appartenance et de cohésion du groupe et pour garantir sa reproduction sociale, un tel renforcement identitaire accentue, à son tour, l'exclusion à laquelle ils sont soumis, ces mécanismes fonctionnant en cercle fermé."¹²

En tout cas, il y a aussi des signes positifs. Les collectivités tsiganes qui habitent au Portugal sont récemment devenues à la fois bénéficiaires des politiques sociales générales et l'objet d'une attention spéciale de la part des pouvoirs publics. En 1996, un groupe de travail rattaché au Haut commissaire pour l'immigration et les minorités ethniques a été créé, ayant pour but l'analyse des difficultés d'insertion des Tsiganes dans la société portugaise, notamment en ce qui concerne l'éducation,

l'emploi, la formation professionnelle ou la sécurité sociale et l'élaboration d'un ensemble de mesures permettant d'éliminer les situations d'exclusion sociale.¹³

Une des mesures les plus positives pour entamer le dialogue entre les Tsiganes et le reste de la société, c'est la formation de " médiateurs " culturels tsiganes qui puissent agir dans diverses institutions comme les écoles, les hôpitaux, les tribunaux, la sécurité sociale, les prisons etc. Au niveau des pouvoirs locaux, des mesures ont été prises dans le sens de la résolution des problèmes d'habitation, de la promotion du niveau scolaire d'adultes et d'enfants ou de prévention de la toxicomanie. Beaucoup de familles bénéficient déjà du RMI et sont intégrées dans des programmes de formation professionnelle et de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale.

Toutefois, la récente prise de mesures politiques pour améliorer l'insertion des Tsiganes dans la société portugaise n'empêche pas l'existence de cas flagrants de racisme et de ségrégation. Quoique, peut-être d'une façon plus violente que dans d'autres contextes nationaux, cette hostilité dont sont victimes les Tsiganes au Portugal ne semble pas être spécifique au pays. Leur complète insertion dans la société environnante constitue un important défi à la plupart des démocraties contemporaines. Selon Philippe Bataille

"Les Tsiganes montrent à quel point les conceptions mêmes de la démocratie les excluent, que ce soit en Europe de l'Est ou en Europe de l'Ouest... dans ces deux contextes nationaux, les Tsiganes sont indésirables, ils sont rejetés, aucun espace démocratique ne leur est ouvert."¹⁴

2. Racisme et ségrégation

Les analyses présentées ci-dessous relèvent de l'interprétation des transcriptions des interviews de dirigeants d'associations d'immigrés, d'associations de Tsiganes, d'ONGs de défense des Droits de l'homme et d'associations de lutte contre le racisme, de responsables politiques nationaux et locaux pour les problématiques des minorités ethniques, de syndicalistes et d'individus anonymes étrangers ou nationaux réalisées pendant une recherche sur les "logiques" du racisme dans la société portugaise.¹⁵

D'autres sources d'information et plusieurs textes académiques ou politiques sur les Tsiganes et les autres groupes ethniques présents dans cette société nationale ont également été utilisés.

Ce sont indubitablement les Tsiganes et les individus d'origine africaine qui constituent les principales catégories désignées par les interviewés comme victimes du racisme. En tout cas, la forte participation des immigrés africains dans l'économie "normale" et le rejet dont les Tsiganes sont actuellement victimes, peuvent être vus comme des signes d'un racisme plus dangereux et virulent contre ceux-ci.

Il y a plus de racisme des non Tsiganes contre les Tsiganes que contre les Noirs. Regardez, dans tout établissement, il y toujours un Noir employé. En ce sens, ils [les non Tsiganes] sont plus racistes vis-à-vis des Tsiganes. Si je vais demander un emploi dans un magasin

13 Relatório do Grupo de Trabalho para a Igualdade e Inserção dos Ciganos, p. 4, <http://www.acime.gov.pt>.

14 P. Bataille, "Le prix de la nation pour les Tsiganes", Études Tsiganes, n° 2, 1993, p. 133.

15 Cf. João Filipe Marques, Je ne suis pas raciste mais... Du "non-racisme" portugais aux deux racismes des Portugais, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2004.



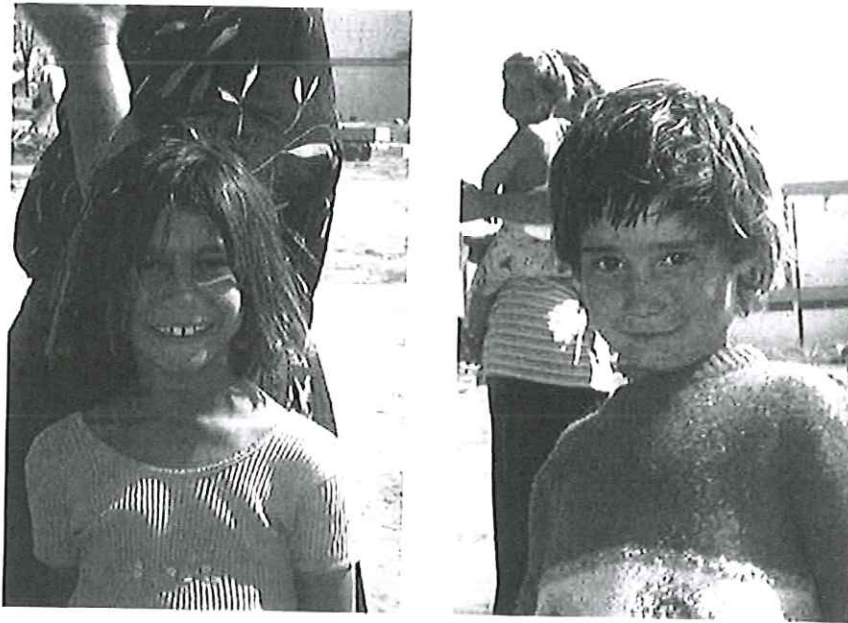
quelconque, à peine ils me regardent ils me disent que le poste est déjà occupé. Cela est déjà arrivé à un de mes enfants. Le gosse était inscrit dans le Centro de Emprego (Agence pour l'Emploi) et il a eu une proposition pour garçon dans un café. Il s'est présenté et le monsieur a remarqué qu'il était Tsigane et lui a dit sur-le-champ que la place était déjà occupée. On s'aperçoit parfaitement qu'il y a du racisme là-dedans. S'il s'agissait d'un gosse de couleur, d'un gosse noir, il serait certainement embauché. Sous cet aspect, le racisme est plus fort contre les Tsiganes. Dans tous types d'établissements, vous trouvez des Noirs mais pas de Tsiganes, en dépit de leurs qualités ou de ce qu'ils luttent pour obtenir ce type d'emploi, en dépit de leurs qualités (Olga Mariano, Tsigane, Association des Femmes Tsiganes Portugaises, Lisbonne).

La communauté tzigane continue d'être la plus discriminée dans notre pays. C'est une réalité (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tzigane de Coimbra, Coimbra).

Les Tsiganes, non seulement vivent quotidiennement des manifestations de racisme, comme ils se sentent très peu protégés dans la société portugaise. Ce sentiment d'abandon de la part des pouvoirs publics est partagé par beaucoup d'interviewés, surtout par ceux qui occupent les positions sociales les plus vulnérables aux attitudes arbitraires de la police, de la justice ou de l'administration.

Les Tsiganes n'ont pas d'ambassadeur. S'il arrive quelque chose à un capverdien, l'ambassadeur va essayer de résoudre le problème. Il va enquêter sur ce qui s'est passé. Et le Tsigane ? L'ambassadeur du peuple tzigane est le premier ministre (Anabela Abreu, Tsigane, Association Raízes Calé, Lisbonne).

Les discriminations vécues par les Tsiganes sont beaucoup plus soulignées que celles qui atteignent les immigrés. Même pour les interlocuteurs d'origine africaine, ce sont les Tsiganes qui sont perçus comme des victimes du racisme le plus intense.



D'abord, ce sont les Tsiganes, après ce sont les immigrés africains récemment arrivés au Portugal - ceux qui ne savent pas encore comment ça marche, qui ne savent pas comment sont les gens et qui ne maîtrisent pas la langue - et après ce sont les jeunes ; ceux qui sont nés ici mais qui n'appartiennent ni ici ni là-bas. Mais, en premier lieu, ce sont les Tsiganes, ils sont les plus discriminés (Mónica Frechaut, Luso-Africaine, Centre Culturel Africain, Setúbal).

Les acteurs institutionnels, notamment les dirigeants des associations de lutte contre le racisme et le Haut commissaire pour l'immigration et les minorités ethniques, corroborent cette même perception des acteurs sociaux.

Je dirais que [les victimes du racisme] ce sont, d'abord, les Tsiganes et après les immigrés africains (José Leitão, Portugais, Haut Commissaire pour l'Immigration et les Minorités Ethniques).

Aucun ne le doute. Nettement, la communauté tsigane est complètement discriminée par tout le monde. (José Falcão, Portugais, SOS - Racismo, Lisbonne).

Les victimes [du racisme] sont d'abord les pauvres ; les Tsiganes parce qu'ils sont pauvres, les Africains, non seulement parce qu'ils sont Noirs mais parce qu'ils sont pauvres aussi et les Européens de l'Est parce que, bien qu'ils soient blancs, ils sont dans une situation de pauvreté (Elsa Sertório, Association Solidariedade Imigrante, Lisbonne).

Les attitudes de conduites généralisées vis-à-vis des Tsiganes sont là pour démontrer que la question du racisme dans la société portugaise contemporaine ne peut pas, comme dans d'autres pays d'Europe, être réduite à la question migratoire. Il y a effectivement au Portugal, comme affirme Machado, une vraie "question tsigane".¹⁶ Plusieurs autres sources confirment cette même idée. Selon l'enquête de Joana Miranda

16 Cf. F.L. Machado, "Contextos e percepções de racismo no quotidiano", *Sociologia - Problemas e práticas* (36), 2001, p. 55.

17 J. Miranda, *Grupos Étnicos em Portugal. Os Estereótipos dos "Portugueses"*, Dissertação de Mestrado, Lisboa, Universidade Aberta, 1994 (photocopié).

18 M. I. Baganha, *Immigrant Insertion in the Informal Economy: The Portuguese case*, Coimbra, CES, Universidade de Coimbra, 1996, p. 104 et 140.

19 Relatório do Grupo de Trabalho para a Igualdade e Inserção dos Ciganos, p. 13, <http://www.aciine.gov.pt>

20 Les détails et l'analyse sociologique du cas "Oleiros" peuvent être trouvés dans : M. C. Silva, S. Silva, "Práticas e representações sociais face aos ciganos. O caso de Vila Verde", *Sociedade Portuguesa. Passados Recentes, Futuros Próximos*, Actas do IV Congresso Português de Sociologia, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CD-Rom,

21 Relatório do Grupo de Trabalho para a Igualdade e Inserção dos Ciganos, p.10, <http://www.aciine.gov.pt>

22 SOS - Racismo, *Sustipen ta Li. Saúde e Liberdade. Ciganos. Números, abordagens e realidades*, Lisboa, SOS-Racismo, 2001, p. 49.

sur les stéréotypes des Portugais à l'égard des groupes ethniques,¹⁷ c'est justement sur les Tsiganes que pèsent les stéréotypes les plus négatifs. Selon l'enquête menée par Maria Ioannis Baganha, à peu près de 70% des Portugais affirmaient qu'ils n'aimeraient pas habiter près d'un campement de Tsiganes.¹⁸

Les Tsiganes sont actuellement perçus comme inassimilables à la société, comme des corps étrangers portant atteinte à l'harmonie et à la sécurité présumées des collectivités non-tsiganes. Selon le Groupe de Travail pour l'Égalité et l'Insertion des Tsiganes, "Il paraît que, dans certaines zones du pays, les Tsiganes ne sont pas vus comme des personnes mais comme l'incarnation du mal ou comme des êtres indésirables qu'il faut écarter par tous les moyens et sans prendre en compte les conséquences."¹⁹

En 1996, à Oleiros, un petit village du Nord du pays, des milices populaires, appuyées par des responsables municipaux, ont violemment agressé et chassé une petite communauté de Tsiganes, enfants compris, sous couvert de l'accusation généralisée de trafic de drogue. Cet incident s'est rapidement étendu à d'autres villages voisins.²⁰ En 1997, à Montemor-o-novo, quelques enfants tsiganes ont été, sans raison apparente, exclus de l'école primaire et du contact avec les autres enfants. Pendant les années 1990, un peu partout au Portugal, des populations ont réagi plus ou moins violemment au logement de familles tsiganes dans leur voisinage. L'été de 2003, à Faro, le maire a fait publier un édit qui menaçait d'expulsion les familles installées dans les environs de la ville.

Les Tsiganes, qui depuis 500 ans, ont été ségrégués - de façon imposée ou désirée - sont, actuellement, partout au Portugal mais surtout dans les milieux ruraux, chassés, exclus de la vie sociale, accusés de trafic de drogue, d'escroqueries, d'abus du RMI et victimes d'un violent rejet. Ces accusations et ces manifestations de rejet, comme le remarque aussi le Groupe de travail pour l'égalité et l'insertion des Tsiganes, sont trop souvent appuyées, ou même déclenchées, par les autorités locales.

"Dernièrement on a assisté à des phénomènes racistes de la part des populations non Tsiganes et, plus grave encore, à des actions déclenchées par les autorités locales qui, au lieu de la promotion de l'entente et de l'intégration des divers groupes, ont ordonné la démolition d'habitations et l'expulsion de familles tsiganes des domaines sous leur responsabilité. Ces actions ont réduit ces familles à de vraies situations désespérées : chassés de village en village, sans que personne ne leur reconnaisse le droit de permanence, ne pense qu'il s'agit de familles portugaises avec beaucoup d'enfants auxquelles on nie les droits les plus élémentaires. Ce phénomène, qui produit horreur et étonnement, a tendance à se reproduire."²¹

D'une part, une grande partie des élus locaux révèlent, en effet, une incompréhension et une intolérance totales à l'égard des Tsiganes, manifestant très souvent des propos très proches du racisme. Le maire de Almeida, par exemple, a même affirmé que "le revenu minimum d'insertion est une injustice parce que les Tsiganes ne veulent pas travailler et, en plus, ils ne veulent pas changer leurs comportements et leurs habitudes";²² l'ex-maire de Gandra a été la seule personne au Portugal à avoir été condamnée pour crime de propos racistes après avoir affirmé publiquement, en

1997 : " je donne *mil contos* (5000 €) à quelqu'un qui m'amène un seul Tsigane honnête !". "La plupart des Tsiganes sont des voleurs". D'autre part, les élus locaux préfèrent ne pas affronter les éventuels propos racistes de leurs électeurs, garantissant ainsi leur popularité ou leur réélection.

Les interviews réalisées, ainsi que d'autres sources d'information, confirment, d'un point de vue empirique, cette hostilité à l'égard de la collectivité tsigane portugaise. Les préjugés qui pèsent sur les Tsiganes sont chargés de références à une différence culturelle essentielle, à l'abus des prestations de l'État-providence et aux trafics plus ou moins illicites.

Le racisme est très différent. Les Tsiganes sont complètement ignorés. Tandis qu'avec une personne de couleur [les non Tsiganes] pensent deux ou trois fois... au Tsigane, il n'est pas donné l'opportunité de se manifester ; parce qu'il est ignoré... (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra, Coimbra).

Les Tsiganes sont complètement ignorés. Je pense qu'en effet les Tsiganes, il ne leur est pas permis de participer. Il ne leur est donné aucune opportunité[...]. Les gens ont tendance à penser que tous les Tsiganes sont des voleurs, mais actuellement les gens pensent : " attends, ça c'est de la discrimination " alors, au lieu de dire que " les Tsiganes sont des voleurs ", ils disent " les Tsiganes tirent profit de l'État ". Aujourd'hui, avec le RMI, la première chose que les gens disent, c'est : " les Tsiganes actuellement ne vivent que du RMI, ils ne font rien, ils ne veulent que profiter du RMI ". Voilà la nouvelle attitude des Portugais (Mónica Frecheaout, Luso-Africaine, Centro Cultural Africano, Setúbal).

Ce qui se passe, c'est que, surtout à l'intérieur du pays, le peuple portugais n'a pas la moindre connaissance de ce que nous sommes et, par conséquent, ils s'écartent et ils nous écartent. Ils disent " Nous ne voulons pas de Tsiganes parce qu'ils vendent de la drogue, ils vendent ceci et cela, ils sont mauvais, nous avons peur d'eux " (Adérito Monte, Tsigane, Oficinas Romani, Oeiras).

Les Tsiganes sont un peuple comme les autres qui veut travailler et étudier, mais il ne leur est donné aucune chance. Nous n'avons pas d'opportunités pour faire quoi que ce soit. Le Tsigane n'est pas valorisé. Il n'y a pas d'emploi. Si un poste vacant apparaît, à vous, en tant que citoyen qui cherche un emploi, ils vous font remplir un papier, tandis que si c'est moi et s'ils s'aperçoivent que je suis Tsigane, ils disent aussitôt que la place est prise. Nous n'avons d'alternative que le colportage. Le Tsigane n'évolue pas. Nous demeurons dans cette vie parce que nous n'avons pas d'opportunités pour pouvoir évoluer. [...] Nous n'avons pas d'opportunités... un Tsigane est toujours un Tsigane... (Paulo, Tsigane, Oficinas Romani, Oeiras).

La communauté tsigane continue à s'enfuir... il y a une fuite à certaines normes de la société, qui sont pour tous, mais auxquelles les Tsiganes continuent à échapper. Ils continuent à avoir leur propre identité. [...] Il s'agit d'une communauté qui, pendant tous ces siècles, s'est maintenue en marge de la société. Ça irrite la communauté non tsigane, on le sait. (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra, Coimbra).

Certains acteurs engagés dans la lutte contre le racisme sont aussi, en quelque façon, conscients de ces attitudes vis-à-vis des Tsiganes.

La première réaction vis-à-vis des Tsiganes, c'est la méfiance. C'est l'absence de confiance

"C'est dans le monde rural que s'affirme de façon la plus intense la question du racisme envers les Tsiganes."

(Carlos Trindade, Département de l'immigration de la Confédération Générale des Travailleurs Portugais, Lisbonne).

D'autre part, les manifestations de ce genre de racisme contre les Tsiganes semblent être plus intenses dans les petits villages des milieux ruraux que dans les grandes villes, *Je pense que le niveau de méfiance est plus grand dans les petits villages. Les villes sont de plus grands endroits. La convivialité est plus grande, c'est vrai. Il y a des gens avec d'autres mentalités. Il y a une facilité plus grande pour interagir avec d'autres personnes. Dans les petits villages, il y a des familles qui sont bien intégrées mais, normalement, ce n'est qu'une seule famille. Si ce sont quatre ou cinq et s'il y a un élément qui provoque quelque chose, elles sont toutes... chassées* (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra).

Quand on nous dit qu'il n'y a pas de racisme à l'intérieur du pays, nous demandons tout de suite "et ce qui se passe avec les Tsiganes, ce n'est pas du racisme ?" (José Falcão, SOS - Racismo).

C'est dans le monde rural que s'affirme de façon la plus intense la question du racisme envers les Tsiganes. [Le racisme] est rural pour les Tsiganes et urbain, ou suburbain, pour les immigrés (Carlos Trindade, Portugais, Département de l'immigration de la Confédération Générale des Travailleurs Portugais, Lisbonne).

La recherche de Manuel Carlos Silva et Susana Silva menée à la suite du "cas de Oleiros"²³ est très illustrative de l'hostilité dont sont victimes les Tsiganes dans les milieux ruraux, surtout dans le Nord du pays. Selon l'enquête menée par ces auteurs, plus de 80% de la population de ce village, considèrent que la principale source de revenus des Tsiganes est le trafic de drogue et 96% considèrent que les Tsiganes ne se conduisent pas selon les normes de la société. Ils ont même enregistré des témoignages comme ceux-là :

"Les Tsiganes ne sont pas comme nous."²⁴

Ils vivent comme des animaux."²⁵

Les Tsiganes peuvent ne pas être tous des voleurs ou des trafiquants de drogue mais, en tout cas, il vaut mieux croire qu'ils le sont."²⁶

Avec les gens d'ici qui trafiquent de la drogue on ne peut rien faire, on est déjà habitué, mais les Tsiganes, ils sont venus nous envahir..."²⁷

La plupart des villageois interrogés par ces auteurs, caractérisent les Tsiganes comme "très impulsifs, vindicatifs, faux, agressifs, paresseux, malins, malhonnêtes et sauvages"; ils sont "plus libres qu'ils ne devraient l'être".²⁸ Encore selon cette enquête,

23 M. C. Silva, S. Silva, "Práticas e representações sociais face aos ciganos. O caso de Vila Verde", Sociedade Portuguesa. Passados Recentes, Futuros Próximos. Actas do IV Congresso Português de Sociologia, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CID-Rom.

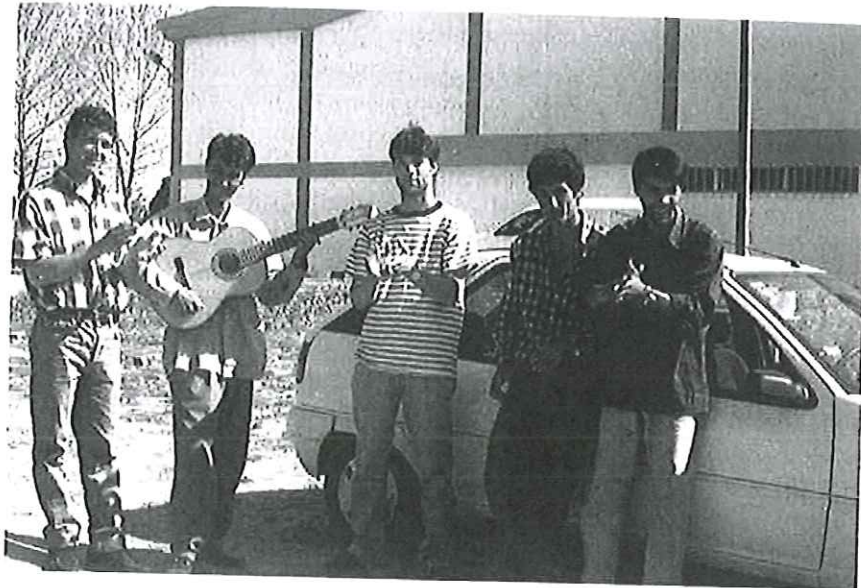
24 M. C. Silva, S. Silva, op. cit., p. 10.

25 Ibid. p. 11.

26 Ibid.

27 Ibid.

28 Ibid. p. 10.



les Tsiganes suscitent la peur et surtout " la peur de la contamination ", en effet, pour 60,7% des interrogés " il y a trop de Tsiganes au Portugal ". Le témoignage de quelques travailleurs sociaux de Beja confirme le même type de rejet, de cette peur de contamination, des habitants des milieux ruraux vis-à-vis des Tsiganes : "[Ils sont] la cause de tous les maux qui affectent le quartier : la responsabilité du trafic de drogues, ainsi que de la prolifération de maladies leur sont attribuées; ils sont sales, ils sont des parasites et des voleurs. Bref, un mal qui doit être éradiqué pour le bien de tout le quartier."²⁹

29 SOS-Racismo, *Sustipen ta li. Saúde e liberdade. Ciganos. Números, abordagens e realidades*, Lisboa, SOS-Racismo, 2001, p. 48.

Étant donné qu'il n'y a pas de différences phénotypiques entre les Tsiganes et le reste de la population portugaise, cette méfiance, ce différentialisme, deviennent plus intenses et plus virulents. En effet, les Tsiganes ne se distinguent des autres Portugais que par les vêtements - surtout ceux des femmes - et parfois par l'accent. Ils sont perçus comme d'autant plus dangereux qu'ils sont indiscernables du reste de la population.

"Il y a du racisme partout au Portugal. Moi je m'aperçois qu'il y en a beaucoup ; bien que je fasse semblant de ne pas savoir ce qui se passe. [...] Quant ils s'aperçoivent que je suis Tsigane il y a, tout d'un coup, une énorme différence mais moi je surmonte tout ça, ça ne me dérange plus. (Adérito Monte, Tsigane Oficinas Romani, Oeiras).³⁰"

Quand je demande une information à un agent de police... si je suis seul, parfois il me répond bien, mais si je vais avec ma femme - qui ressemble plus à une Tsigane - ils me répondent mal, ils abusent, ou ils me traitent comme si j'étais insignifiant. Si je vais au restaurant avec des amis non tsi-ganes je suis très poliment traité, si j'emmène ma femme et s'ils remarquent qu'elle est tsigane, je suis mis à part. (Adérito Monte, Tsigane, Oficinas Romani, Oeiras)³¹

"Si j'ai besoin de louer une maison... si c'est moi, on me ferme aussitôt la porte, si c'est mon mari qui n'a pas l'air tsigane il n'y a pas de problème. Une fois, j'ai loué une maison d'été [...] et le bonhomme n'a vu que mon mari et ça a été, mais après, quand il m'a vue entrer, il nous a engueulés et mon mari a commencé à discuter avec lui ; il a dit que s'il avait su qu'on était des Tsiganes il ne nous aurait pas loué la maison."³²

Supposons une boutique, un coiffeur ou un restaurant, c'est dans les lieux les plus simples où l'on rencontre réellement le racisme. Les vêtements qu'on porte suffisent pour marquer la différence (Olga Mariano, Tsigane, Association des femmes tsi-ganes portugaises, Lisbonne).

Dans les milieux urbains, les Tsiganes sont aussi victimes d'une forte discrimination surtout dans le domaine de l'emploi et dans les lieux de consommation. Le traitement quotidien auquel ils sont soumis a pour but leur complet écartement de la vie sociale, leur effacement en tant que citoyens.

J'ai une nièce qui a le Bac et elle a postulé pour une place dans un magasin de chaussures et elle a obtenu l'emploi (...). La fille était une des employées qui vendait le plus, mais la propriétaire, après avoir appris qu'elle était tsigane - je ne sais pas comment - l'a renvoyée. Quelques jours avant la propriétaire l'avait même félicitée parce qu'elle vendait beaucoup. Cela, n'a pas d'explication (Olga Mariano, Tsigane, Association des femmes tsi-ganes portugaises, Lisbonne).

Mon frère est allé travailler dans un magasin et le jour où ils ont découvert qu'il était tsi-gane il a été renvoyé. Il n'a travaillé qu'un seul jour. Ils ont découvert qu'il était tsi-gane à cause de l'accent... (Anabela Abreu, Tsigane, Association Raizes Calé, Lisbonne).

Vous voulez que je vous parle de racisme ? Alors je vais vous raconter un cas qui s'est passé avec moi. Je travaillais alors comme monitrice de couture et je suis allée dans un magasin et j'ai dit : Il y avait des tas et des tas de gens... le supermarché était plein de monde et moi j'étais la seule Tsigane. J'étais à la caisse et il a un monsieur qui vient et qui me demande : " Vous avez vu mon portefeuille ? " Et il a essayé de passer devant les caisses et la fille de la caisse lui a dit : " vous ne pouvez pas passer par là ". Et il a dit : " je ne vais

30 E. Sertório, O Livro Negro do Racismo em Portugal, Lisboa, Dínos-sauro, 2001, p.29.

31 Ibid.

32 M. M Mendes, "Etnicidade cigana, exclusão social e racismos", Sociologia: Revista da Faculdade de Letras da Universidade do Porto, (VIII), 1ère série, Porto, 1998, p. 239.

pas passer je vais juste vérifier ce chariot ”. “ Mais c’est mon chariot ! ” - J’ai dit. Et il m’a répondu : “ il me manque mon portefeuille ! ” Et alors j’ai dit : “ Ah, d’accord ! Il y a un tas de chariots ici, mais c’est dans le mien qu’est votre portefeuille parce que je suis Tsigane ! ” On note beaucoup le racisme (Maria Abreu, Tsigane, Colporteuse, Lisbonne).

Les Tsiganes sont empêchés d’entrer dans les lieux publics, systématiquement empêchés. Et quant on entre, nous sommes traités avec une brutale indifférence [...]. Je connais des cas où, aux Tsiganes qui vont dans une discothèque ou dans un bar, ils leur disent : “ écoutez il faut payer 20 contos [100 €] ”. Voilà le racisme. Ce sont des petites choses banales. Ils utilisent ce type de choses pour écarter les gens (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra, Coimbra).

Au-delà de cette discrimination explicite, les Tsiganes semblent vivre une intense ségrégation spatiale, disons, institutionnalisée. Au début des années 1980, avec le développement des politiques d’éradication des bidonvilles et des processus de relogement de leurs habitants dans des quartiers d’habitation sociale (équivalents aux HLM), des pétitions et des manifestations populaires contre l’installation de familles tsiganes dans ces quartiers ont commencé à apparaître un peu partout. Les élus locaux et responsables administratifs, peut-être dans le but de minimiser les protestations et problèmes liés aux processus de relogement, ont eu tendance à promouvoir la concentration ethnique. Or, ce phénomène révèle, d’une certaine façon, les représentations différentialistes, de la part des pouvoirs publics, dont les Tsiganes sont victimes. On trouve, d’ailleurs, beaucoup de plaintes de cette “ ghettoïsation ” généralisée des familles tsiganes.

Quant ils font des quartiers d’habitation sociale, quand ils donnent des appartements aux gens, s’ils voulaient intégrer les gens, ils auraient mis deux ou trois Tsiganes avec deux ou trois non-tsiganes, pour que les gens puissent s’habituer les uns aux autres... Ici, à Oeiras, ils ne font pas ça, ils mettent tous les Tsiganes dans un seul bâtiment. (...) L’idéal du relogement serait de mélanger les gens pour que les enfants puissent s’habituer les uns aux autres, pour qu’ils puissent vivre ensemble : les enfants tsiganes avec les non-Tsiganes. Mais si mes enfants habitent dans un immeuble qui n’a que des Tsiganes, ils ne vont que développer de la haine envers les autres enfants. La séparation génère la haine, c’est du racisme cela (Joaquim Claudino, Tsigane, Colporteur, Oeiras).

Les populations, soit par manque d’information ou tout simplement parce qu’elles ne veulent pas les Tsiganes, s’imposent contre les Tsiganes dans les quartiers d’habitation sociale. Or ces quartiers ne sont pas des ghettos ; ce sont des quartiers d’habitation sociale. Normalement, les pouvoirs locaux ne font que des ghettos. Ces quartiers devraient insérer les personnes tsiganes, les personnes non-tsiganes et les personnes africaines. Si vous ne mettez, dans un quartier que des Tsiganes, dans un autre que des Noirs et dans un autre que des non Tsiganes, la discrimination continuera pour toujours... Et où est-ce qu’ils bâtissent ces quartiers ? Très loin des villes ou des villages, pour que les gens n’imaginent pas de venir à la ville. Et comme ça il continue à ne pas y avoir d’insertion, la discrimination continue à exister, il continue à y avoir de la drogue, il continue à y avoir de la révolte de ceux qui sont là parce qu’ils ne sont pas acceptés, il continue à y avoir ledit racisme... (Olga Mariano, Tsigane, Association des Femmes Tsiganes Portugaises, Lisbonne).

“Nous ne pouvons pas, ou nous ne devons pas, avoir des politiques d'intégration et des politiques de distribution d'habitations comme celles auxquelles nous assistons aujourd'hui dans les grands centres urbains, où l'on enlève les gens des baraques pour les mettre dans des immeubles complètement isolés et complètement séparés du tissu social. On crée des ghettos de Tsiganes, des ghettos de Capverdiens, des ghettos de ceci et de cela. Il s'agit de quelque chose d'erroné, il s'agit de quelque chose qui ne résout pas le problème de l'intégration sociale. (Carlos Miguel, Tsigane, Avocat)”³³

En tout cas, et paradoxalement, les perceptions de racisme ne semblent pas être senties au niveau du quartier ou des lieux de résidence. Les individus et familles installés depuis un certain temps dans le même local, semblent très intégrés dans le tissu social et cessent d'être victimes des préjugés et des manifestations de rejet raciste.

33 E. Seratório, op.cit., p. 25-26.

34 O. Magano, L. Ferreira da Silva, “A integração/exclusão social de uma comunidade cigana residente no Porto”, Sociedade Portuguesa, Passados Recentes, Futuros Próximos, Actas do IV Congresso Português de Sociologia, Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia, 2002, CD-Rom, p. 6.

Là où j'habite, je ne sens pas de racisme. Tout le monde m'aime moi et mes enfants. Je vais chez mes voisins comme un membre de la famille. Je n'y sens pas de racisme parce qu'ils me connaissent, ils savent qui je suis, mais si je vais quelque part où je ne suis pas connu, les gens disent aussitôt : “ô le Tsigane !...” (Joaquim Claudino, Tsigane, Colporteur, Oeiras). *Dans notre milieu, où on est d'habitude, on ne voit pas de racisme, mais quand on sort de notre endroit, c'est certain qu'on nous regarde avec méfiance* (Olga Mariano, Tsigane, Association des Femmes Tsiganes Portugaises, Lisbonne).

La recherche empirique menée par Magano et Silva auprès d'une communauté tzigane habitant à Porto, corrobore cette idée de réduction, après un certain temps, des perceptions de racisme dans les lieux d'habitation,

“Dans le groupe étudié, on distingue deux types d'attitudes : une partie de la population s'est sédentarisée, l'autre continue à être semi-itinérante. Les sédentarisés semblent bien adaptés à la maison et au quartier (...). Si en ce qui concerne l'espace résidentiel on peut considérer qu'il y a une bonne intégration, on ne peut pas dire la même chose en ce qui concerne le type d'occupations professionnelles ou d'activités économiques développées. Il s'agit d'un groupe de personnes complètement exclues du marché du travail.”³⁴

Étant donné qu'on ne vit pas actuellement au Portugal une situation de crise qui pourrait être responsable de la typique constitution de boucs émissaires “raciaux”, l'explication pour les sources de ces manifestations de racisme à l'égard des Tsiganes doit être trouvée dans d'autres types de processus sociaux. En effet, la plupart des incidents entre les populations non-tsiganes et les Tsiganes a, paradoxalement, lieu dans les régions de croissance économique ou de développement urbain récent.

Les situations de rejet ou même d'expulsion des familles tsiganes de certaines villes, villages ou quartiers a beaucoup plus à voir avec la situation du type *established-outsiders* décrite par Norbert Elias et John L. Scotson à propos de Wiston Parva en Grande Bretagne. Dans un contexte de croissance économique, les *outsiders*, c'est-à-dire, les “intrus”, sont stigmatisés et traités en tant que polluants ou contaminants. Tout contact avec eux est objet d'un rigoureux tabou. Il ne s'agit pas d'une hostilité motivée par la crise mais plutôt d'une espèce particulière de racisme des “petits blancs” dont l'identité bourgeoise et le statut social récemment acquis dépendent directement de la mise à distance de ceux qui sont considérés comme des “marginaux”.

“Serrer les rangs, chez les installés, a une fonction sociale : celle de préserver la supériorité de leur groupe en termes de pouvoir. En même temps, éviter tout contact social plus étroit avec des membres du groupe marginal présente toutes les caractéristiques émotionnelles de ce qu’on a appris à appeler, dans un autre contexte, la “ peur de la pollution ”. Les intrus étant réputés anoniques, frayer avec eux c’est courir le risque d’une “ infection anonique ” : on pourrait soupçonner le membre d’un groupe installé de briser les normes et les tabous de son groupe ; il les enfreindrait du seul fait de s’associer avec des membres d’un groupe intrus. Tout contact avec des intrus menace d’abaisser son statut au sein du groupe installé. Il risquerait d’y perdre la considération des autres, aux yeux de qui il ne partagerait plus la supériorité que s’attribuent les installés.”

Le racisme à l’égard des Tsiganes ne peut pas être expliqué par la crise, par la déstructuration des rapports sociaux ou par la chute de l’acteur raciste. Tout au contraire, les événements racistes ont lieu dans des contextes de développement et même de mobilité ascendante des membres du groupe racisant. Selon le Haut Commissaire pour les Immigrés et les Minorités Ethniques

“Les plus grandes difficultés en ce qui concerne l’intégration des Tsiganes se trouvent surtout dans des zones de développement récent. Les gens veulent oublier qu’elles ont été pauvres ; elles sont actuellement dans un procès d’oubli de cette pauvreté. Les Tsiganes leur rappellent ça et, d’autre part, avec ce même développement ils sont restés en retard, ils sont plus perdus. Cela les mène à l’adoption des commerces marginaux et amplifie les situations de préjugé. [...] Le racisme contre les Tsiganes a beaucoup à voir tout à la fois avec l’émergence d’une nouvelle bourgeoisie non-tsigane et avec la crise de l’économie tsigane (José Leitão, Portugais, Haut Commissaire pour les Immigrés et les Minorités Ethniques). ”

Les Tsiganes qui se sédentarisent dans les villes, ceux qui sont installés par les autorités dans des quartiers HLM ou qui campent d’une façon plus ou moins définitive dans les environs des petits villages, sont perçus comme une menace symbolique au statut récemment obtenu par les collectivités de non-tsiganes. Le même type de raisonnement a été développé par Guy Laval au sujet du racisme à l’égard des immigrés en France :

“De nombreuses études sociologiques ont établi que le racisme n’a une certaine extension que dans les couches sociales non pas directement populaires (classe ouvrière essentiellement) mais d’origine populaire. [...] Celles qui, venant du “ peuple ”, ont entrepris et plus ou moins réussi (ou même seulement fantasmé) une certaine ascension sociale. On les qualifie souvent péjorativement de “ parvenues ”. Celles-là ont du tendre vers les identifications qui ne sont pas nécessairement les leurs et refouler leurs identifications populaires. Or, les travailleurs immigrés (...) leur présentent quotidiennement ce qu’ils veulent refouler ou annuler ; ils ont de multiples traits communs avec eux : la glèbe, la poussière, les marques du travail et de la souffrance sociale sur les corps : le travailleur immigré noir ou arabe est ce qu’ils ne “ sont ” plus, et qui pourtant leur colle à la peau ; le spectacle qu’il leur montre doit être éliminé, même violemment, sinon s’effondre tout ce qui fait leur personnalité.”

Le raisonnement de type weberien développé par Victor Borgogno à propos des

35 N. Elias, J. L. Scotson, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997, p. 39.

36 G. Laval, “Racisme : réflexions d'un psychanalyste”, *Les temps modernes* (452-453-454), 40ème année, mars-avril-mai, 1994, p. 1980-1981.



conflits entre minorités immigrées et couches populaires en France paraît, lui aussi, pouvoir être directement transposé au cas des conflits entre Tsiganes et non-Tsiganes au Portugal. Selon cet auteur, le racisme populaire apparaît lié à deux types de "conflits" entre autochtones et immigrés : les conflits qu'il appelle d' " appropriation matérielle " et les " conflits d'appropriation symbolique ".

Dans le premier cas, les enjeux du conflit sont les ressources matérielles - quantifiables ou auxquelles on accède selon la logique du marché - qui constituent le cadre de vie des autochtones. Les immigrés et leurs descendants mettraient en péril le "régime d'appropriation" de ces ressources, à la fois parce qu'ils sont perçus comme étant trop nombreux dans des marchés de biens rares ou d'appropriation collective, et qu'ils auraient des modes d'appropriation inadéquats : les élèves d'origine étrangère feraient baisser le niveau scolaire parce qu'ils seraient inadaptés, ils ne seraient pas habitués à utiliser les équipements publics, ils ne voudraient que les bénéfices de l'État-providence etc. Dans le deuxième cas, ce sont les connotations socialement signifiantes des biens et ressources qui constituent l'enjeu. La valeur symbolique des biens matériels et culturels se dégrade - aux yeux des autochtones - lorsqu'ils deviennent appropriés ou appropriables par les immigrés, dégradant ainsi la position sociale de ceux-là. Comme le souligne Borgogno,

"L'ensemble des éléments matériels qui composent le cadre de vie de tout individu a aussi, on le sait, une fonction de signe social. Or, les représentations sociales dominantes étant ce qu'elles sont, le seul fait pour un cadre de vie - pour les "objets-signes" qui le composent - de devenir appropriables par (ou appropriés à) un immigré, est de nature à dégrader sa valeur de signe, et donc de mettre en péril aux yeux de celui auquel il était précédemment approprié, ce bien précieux entre tous qu'est

la représentation de son statut ou de son niveau social.³⁷ ”

Or, ce qui en découle, c'est que ce type de conflits avec des populations issues de l'immigration en France (et avec les Tsiganes au Portugal) émerge d'une double sensation de menace. D'abord, et telle qu'elle est explicitée par les discours des acteurs eux-mêmes, une menace à l'appropriation des biens ou ressources disponibles dans les divers marchés : ceux-ci deviennent plus rares ; comme c'est le cas du logement, de l'emploi, du RMI etc. Ensuite, les immigrés deviennent une menace symbolique aux capacités d'appropriation des autochtones, puisqu'ils exhibent des régimes d'appropriation semblables, mettant ainsi en risque la position sociale relative de ces derniers. Ce schéma se trouve, selon l'auteur, dans presque tous les domaines de la vie sociale. On en trouve des exemples dans les champs du travail, du logement ou de l'éducation,

“Champ du travail : en occupant un poste de travail semblable à celui que je pourrais occuper, l'immigré peut me priver de travail, mais même s'il ne m'en prive pas, il fait de mon travail un “travail pour immigré”, donc il m'en dépossède d'une certaine façon, ou il l'aliène.

Champ du logement : en prenant un logement à côté du mien, l'immigré a peut-être pris un logement que je convoitais, mais même si je n'ai pas de problème de logement, il fait de mon logement un logement pour immigré, donc il m'en dépossède bien d'une certaine façon.

Champ scolaire : en se trouvant sur les bancs de la même école que mon enfant, l'enfant de l'immigré va gêner - c'est du moins mon opinion - son appropriation du bien “éducatif” et le concurrencer pour l'accès à la “bonne” filière, mais même si ces risques n'apparaissent pas, l'élève étranger, ou réputé tel, fait de l'école de mon enfant une école pour enfants d'immigrés, et m'aliène encore.³⁸”

L'acteur social oscille ainsi entre deux pôles de “dépossession” : un pôle de dépossession matérielle et un pôle de dépossession symbolique, la dernière jouant un rôle prépondérant :

“Tout indique, cependant, que de ces deux pôles, le pôle symbolique est le plus puissant et le plus agissant. Les enjeux de l'appropriation symbolique finissent toujours par l'emporter sur ceux de la possession réelle. On préfère affronter la pénurie ou la rareté sur des strates “consumentistes” supérieures plutôt que de partager, avec les immigrés, l'abondance d'une strate inférieure.³⁹”

Or, comme il a déjà été affirmé, les Tsiganes, au Portugal, sont très souvent accusés de l'abus des prestations de l'État-providence, mettant ainsi en péril le régime d'appropriation des non-Tsiganes. Mais le principal facteur du rejet et des discriminations dont ils sont victimes, c'est, en effet, leur atteinte aux régimes d'appropriation symbolique.

En s'installant dans les environs de la population non-tsigane, dans un premier moment, les Tsiganes approchent symboliquement les deux collectivités. Devenant des voisins des familles tsiganes, les non-Tsiganes deviennent “ comme des Tsiganes ” ; ce qui, nous le voulons ou pas, est devenue la pire des étiquettes dans la société portugaise contemporaine.

37 V. Borgogno, “ Le discours populaire sur l'immigration : un racisme pratique ”, *Peuples méditerranéens*, (51), avril-juin, 1990, 13.

38 *Ibid.*, 13.

39 *Ibid.*, 15.

Les sources du racisme vécu par les Tsiganes se trouvent tout à la fois dans les mutations récentes subies par leur mode de vie et dans les changements concomitants de la société portugaise. D'une part, une des formes à travers lesquelles ils ont réussi à maintenir leur identité et leurs modes de vie ce sont, entre autres, une défense ferme de l'endogamie⁴⁰ et un certain refus de la soumission aux règles du marché de travail de type capitaliste. Or ce refus est très incommode pour le reste de la société, pour laquelle le travail selon les règles et rythmes typiques des sociétés industrielles est le grand intégrateur.

40 Tous les interviewés Tsiganes se sont montrés très fermes dans la défense de l'endogamie.

41 O. Magano, L. Ferreira da Silva, op. cit., p. 2.

42 A. Touraine, "Le racisme aujourd'hui" in M. Wiewiórka (dir.) *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte, 1993, p. 25.

Les Tsiganes réussissent toujours à maintenir leur identité. Ils maintiennent la flexibilité, la mobilité... ils sont colporteurs, ils ne respectent pas les horaires et ça gêne les gens. Le fait qu'un Tsigane n'ait pas des horaires à respecter et moi, fonctionnaire public, je dois les respecter... ça gêne. On entre dans un climat de racisme cynique (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra).

Ce sont les rapports de travail qu'organisent la vie moderne. C'est le travail qui, actuellement, confère l'identité aux acteurs ; il constitue la base du système économique, social et culturel. Comme l'affirment Magano et Ferreira,

"C'est autour du travail et des horaires imposés par celui-ci que toute la vie sociale est réglée. Or, les Tsiganes se sont maintenus éloignés de ce type de travail, préférant développer des activités économiques qui leur permettent d'avoir leurs propres horaires et leur liberté, écartant de leur culture une des valeurs principales des sociétés modernes. [...]"⁴¹

Les problèmes avec les Tsiganes se sont beaucoup aggravés avec la croissante individualisation et égalitarisation de la société portugaise, combinée à la récente tendance de cette collectivité à la sédentarisation. Jusque là, les relations entre les Tsiganes et les populations sédentaires étaient plutôt caractérisées par la symbiose et par la différence de statuts. Or, selon Alain Touraine,

"Le racisme, la naturalisation de l'infériorité ou de la supériorité des catégories sociales, ne peut apparaître que quand se forme une société "active", c'est-à-dire dont la hiérarchie repose sur le rôle joué dans le changement social. C'est précisément quand les particularismes et les frontières culturelles et sociales s'affaiblissent ou disparaissent, quand tout se mélange et que chacun cesse d'être protégé par sa différence que le racisme apparaît."⁴²

Ce qui fonde la singularité de l'identité tsigane, c'est précisément l'organisation sociale qui continue d'être basée sur des relations de parenté ; ce n'est pas le travail mais la famille qui accorde l'identité aux individus. Or ce phénomène contrarie les tendances de plus en plus individualistes de la société portugaise.

Avec les mutations sociétales qui les ont poussés à la fixation et à la sédentarisation, surtout dans les périphéries des milieux urbains, les Tsiganes ont été obligés de faire de grands efforts d'adaptation. Dans une société qui s'est rapidement modernisée et "déruralisée", les activités auxquelles ils se livraient et les fonctions sociales qu'ils accomplissaient – la vente d'animaux, le travail agricole saisonnier, le colportage d'objets ou de vêtements – non seulement entrent en déclin total mais certaines deviennent interdites. L'abolition des frontières, l'ouverture de grands centres commerciaux,

les changements profonds dans les habitudes de consommation, la facilité avec laquelle on achète à crédit, l'adoption de modes de plus en plus éphémères, font des activités traditionnelles des Tsiganes des professions complètement anachroniques.

Jusqu'à il y a 25 -30 ans, les Tsiganes rendaient un vrai " service public " aux communautés des milieux ruraux - les travaux saisonniers, le colportage -, aujourd'hui les moyens de communication sont bien meilleurs. L'essor des grandes surfaces commerciales et même les habitudes des Portugais - ils sont beaucoup plus consommateurs - rendent inutile la fonction traditionnelle [des Tsiganes] (Bruno Gonçalves, Tsigane, Association Tsigane de Coimbra, Coimbra).

La plupart des professions traditionnelles des Tsiganes sont en voie de disparition et pour celles qui émergent il n'y a pas de volonté du gouvernement pour les appuyer (José Falcão, SOS - Racismo, Lisbonne)

Selon le Groupe de Travail pour l'Égalité et l'Insertion des Tsiganes, " un des problèmes les plus graves qui se posent, c'est celui de l'intégration dans le marché du travail. Des difficultés liées à la disparition progressive des activités traditionnelles des Tsiganes et sa répression légale, comme c'est le cas du colportage, conduisent au manque d'alternatives professionnelles ; une tendance qu'il faut inverser ".⁴³

Les Tsiganes se trouvent alors dans une situation qui ne présente pas beaucoup d'alternatives : la sédentarisation et la complète assimilation dans la culture majoritaire ou l'entrée dans l'économie souterraine et le trafic. Si le premier choix est mis en difficulté par plusieurs facteurs, parmi lesquels on trouve les lourds préjugés hérités du passé et un certain éloignement volontaire par rapport à la société environnante ayant des propos identitaires, le second semble avoir nourri la pensée essentialiste des autres Portugais : tout d'un coup, tous les Tsiganes portugais sont apparus comme l'incarnation d'un des principaux maux de la modernité : la drogue.

Il y a effectivement des signes de la participation de certains Tsiganes dans le trafic de drogue ; il serait néanmoins illégitime et absurde de généraliser cette pratique à toute la collectivité. Mais même les accusations généralisées de trafic de drogues, qui prennent très souvent la forme de la rumeur, et l'oubli du fait que la plus grande partie du trafic est perpétrée par les non-Tsiganes, semblent obéir à une logique déjà explicitée par Elias et Scotson : la logique qui impute exclusivement au groupe stigmatisé les principaux défauts du groupe propre.⁴⁴

Le petit trafic de drogue auquel se livrent quelques familles tsiganes, faisant partie du dernier maillon de l' " économie de la drogue ", est plutôt une conséquence de l'extrême vulnérabilité à la pauvreté et à l'exclusion dont beaucoup d'entre elles sont victimes. *Si j'avais un emploi sûr, dans lequel je toucherais un salaire suffisant pour nourrir mes enfants je ne me mettrais pas dans la vie de la drogue. Mais un Tsigane pauvre, il se voit dans la misère, dans une baraque, sans avoir de quoi nourrir ses enfants il fait n'importe quoi ... parce que la société ne lui donne aucune chance. Vous me comprenez ? Si j'avais un revenu mensuel, si j'avais un travail digne, vous pensez que je mettrais en péril ce travail digne, ce revenu, pour trafiquer ? Jamais ! Voilà ce qui amène les Tsiganes à la drogue. Ils sont pauvres, ils habitent dans des baraquements, ils n'ont pas de logement, pas de toilettes...* (Paulo, Tsigane, Oficinas Romani, Oeiras).

3 Relatório do Grupo de Trabalho para a Igualdade e Inserção dos Ciganos, p. 8. <http://www.acime.gov.pt>

44 N. Elias, J. L. Scotson, op. cit., p. 34.

Désormais, il ne faut pas oublier que, soit le trafic de drogues, soit la toxicomanie, sont très critiqués par la plupart des membres de la collectivité. Il ne faut pas oublier non plus que la toxicomanie atteint, de plus en plus, les jeunes Tsiganes pauvres.

Il y a bien une "question tsigane" au Portugal. Elle passe par le racisme mais aussi par les questions liées à l'insertion de cette collectivité dans l'ensemble plus large de la société. Or, le processus social d'insertion des Tsiganes dans la société portugaise semble actualiser très bien le concept de la sociologie classique de "prédiction créatrice" (self-fulfilling prophecy). Presque toutes les personnes avec qui nous avons parlé pendant la réalisation de cette recherche - sauf, bien entendu, les Tsiganes eux-mêmes - ont carrément affirmé que les Tsiganes ne s'intégraient pas dans la société parce qu'ils ne voulaient pas s'intégrer. Même les responsables des organisations antiracistes.

Quand on me dit que les Tsiganes ne s'intègrent pas je réponds aussitôt que moi non plus je ne m'intègre pas dans cette société, je m'adapte. Mais le Tsigane ne veut pas s'adapter. [...] Ce qui se passe avec la communauté tsigane, c'est que, non seulement ils ont une culture différente, mais ils veulent maintenir cette différence. Ils veulent résister (José Falcão, Portugais, association SOS - Racismo, Lisboa).

Or, nous savons que, comme l'a dit le sociologue américain W. I. Thomas, "quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles elles deviennent réelles dans leurs conséquences". Les Tsiganes n'arrivent pas à s'intégrer pleinement dans la société portugaise, entre autres causes, parce que la plupart des Portugais - militants antiracistes inclus - considèrent qu'ils ne veulent pas s'intégrer. En d'autres termes, on n'est pas loin de la vérité en affirmant qu'actuellement les Tsiganes sont différents et ne s'intègrent pas parce que la société toute entière croit vraiment à leur différence et à leur manque de volonté de s'intégrer.

Quoique nourri par les préjugés hérités du passé, le racisme contre les Tsiganes ne constitue pas une "survivance" de la tradition au sein de la modernité. Il est plutôt une des conséquences du processus de modernisation de la société portugaise. Les sources de ce rejet doivent aussi être recherchées dans les changements du monde paysan portugais et, surtout, dans sa déstructuration ; dans l'émergence d'un sentiment de crise identitaire qui atteint le monde rural en voie de disparition.

C'est le sentiment de perte de sens, la sensation que le monde ancien s'échappe et que le monde nouveau est menaçant allié aux réalités du trafic de drogue, de l'augmentation de la criminalité et de l'insécurité typiques des sociétés modernes, qui font des Tsiganes le bouc émissaire idéal. La présence des Tsiganes dans les terrains proches des villages, dans les logements sociaux ou même dans les écoles publiques est fortement refusée en vertu de l'ambiguïté de ce qu'ils représentent actuellement pour le reste de la population. Les Tsiganes sont devenus les symboles à la fois de ce que la société ne veut pas de la tradition : l'exclusion, la pauvreté, l'analphabétisme, la dureté de la vie et sa précarité ; et de ce qu'elle ne veut pas de la modernité : l'anonymat des relations sociales, l'égalité statutaire, le risque et l'insécurité. C'est cette ambivalence symbolique qui, non seulement les instaure en boucs émissaires et en objet privilégié d'un différentielisme épurateur, mais qui met en acte leur expulsion de la vie collective.

D'un continent à l'autre

La revue fête ses 50 ans. Depuis un demi siècle, les Etudes Tsiganes poursuivent inlassablement les buts qui lui furent assignés par quelques personnes éclairées au lendemain de la seconde guerre mondiale : faire connaître, informer, expliquer, en quoi réside la singularité des divers groupes qui composent l'univers tsigane. Décrire et analyser pour faire entendre la voix de ces femmes et de ces hommes, de ces familles qui vivent depuis des siècles, parfois dans l'harmonie, plus souvent sur la réserve et dans l'incompréhension, à certains moments même, dans la menace de la dissolution, au sein des sociétés établies. Dans ce numéro, la revue fête son anniversaire. Elle y aborde son histoire et s'ouvre très largement à tous ces jeunes chercheurs qui, par leur talent et leur intérêt pour les thèmes abordés proposent à la sagacité des lecteurs un voyage, d'un continent à l'autre et en France même, dans les méandres de la présence et de l'expression tsiganes.

Etudes Tsiganes _ Troisième et quatrième trimestres 2005, prix du n° 40 € _ Diffusion en librairie_
_En vente au Centre de documentation : 59, rue de l'Ourcq 75019 Paris _
Tél 01 40 35 12 17 www.etudestsiganes.asso.fr_